



Bulletin du

CERCLE JUIF

Montréal, Novembre 1959

No. 49

Sixième Année

LES ASSISES DU JUDAÏSME CANADIEN

Le Congrès canadien Juif s'est réuni en session plénière à Montréal, du 29 octobre au 1er novembre. Plus de 500 délégués, représentant toutes les communautés juives du Canada, sont venus de toutes les provinces pour assister à cette grande assemblée. Le thème de la session plénière cette année était la célébration du bicentenaire de l'établissement du premier juif au Canada. L'une des plus grandes manifestations de cette assemblée fut la réunion du samedi 31 octobre, dont l'invité d'honneur fut le premier ministre du Canada, l'Honorable John Diefenbaker.

Dans un discours fort applaudi, le premier ministre a loué la contribution de la communauté juive au développement et au progrès de notre pays. "Les Canadiens français et les Canadiens anglais, a déclaré le premier ministre, appelés à se tolérer mutuellement, ont appris à maîtriser l'art de la compréhension et du compromis respectueux des principes: l'atmosphère qui accueille les nouveaux arrivants de nationalité et de langue différentes est socialement et psychologiquement favorable à l'aplanissement des divergences d'ordre racial.

"Le bill des droits que le parlement fédéral sera appelé à étudier de nouveau au cours de la prochaine session sera, autant qu'une redéclaration de nos droits et de nos libertés fondamentales, un moyen de faire l'équilibre entre droit de tolérance qui croît dans le cœur des hommes et les dispositions législatives visant à prévenir ou à châtier les dérèglements. Il fournira à tous "non seulement des chances égales, mais principalement l'égalité de sentiment et d'émotivité."

Le Cercle Juif

Pendant cette session, le Cercle Juif de langue française fut à l'honneur. En effet, le vendredi 30 octobre, une réunion spéciale fut tenue en langue française avec comme invité d'honneur le lieutenant-gouverneur de la Province, Son Excellence Onésime Gagnon. Monsieur S. D. Cohen, président du Cercle qui fut élu ensuite vice-

président honoraire du Congrès a ouvert la réunion par une brève allocution dont voici quelques extraits:

"Cette réunion représente pour nous un très grand événement. Elle est le fruit de grands efforts que nous entreprenons depuis de nombreuses années. Nous fêtons cette année, comme vous le savez, le bicentenaire de l'établissement du premier juif au Canada.

"Cet illustre ancêtre s'est établi aux Trois-Rivières dans la Province de Québec. C'est cette province qui a accordé aux Juifs les droits civils en 1832 et maintenant, après deux siècles, la communauté juive de Montréal est la plus importante communauté juive au Canada. Ainsi, une grande partie des Juifs Canadiens a toujours vécu parmi les Canadiens de langue française. Certes, nous avons connu parfois quelques difficultés. Il y a eu des malentendus entre les Canadiens français et nous, malentendus que certains ont voulu exploiter et exagérer. Il faut cependant reconnaître que notre histoire dans cette province fut l'histoire d'un peuple libre mais aussi d'un groupe qui, tout en essayant de s'établir dans un pays neuf, a toujours apporté sa contribution au bien-être de toute la société. Nous avons fondé des hôpitaux, des dispensaires et nous avons ouvert les portes de ces établissements à tout le monde sans distinction de race ou de religion. Nos philanthropes se sont dévoués non seulement à des causes spécifiquement juives mais également à des causes sociales et culturelles du peuple canadien. Nos rapports avec nos frères de langue française ne furent jamais aussi harmonieux qu'à l'heure actuelle. Nous sommes intéressés à vivre en paix avec tous les autres Canadiens mais notre intérêt dans la cause française au Canada va au-delà de cela car nous croyons que l'existence des groupes de langue française au Canada est un enrichissement pour tous les Canadiens. Le Cercle Juif qui fut établi il y a plus de 10 ans marque l'intérêt de notre communauté pour la culture et la langue française. Et nos réunions mensuelles sont ouvertes non seulement à nos coreligionnaires mais également à tous les autres Canadiens.

"Et ce n'est pas sans émotion que

(Lire la suite en page 3)

LA CHRONIQUE PARISIENNE

par Etienne Milhaud

La sève du Nouveau-Monde... Faut-il reconstituer le "shtetl"?

La critique parisienne a fait un accueil enthousiaste au roman de l'écrivain juif-américain Saul Bellow: "Les aventures d'Augie March", qui vient de paraître chez Plon. On a parlé de la "plus grande révélation américaine après Faulkner", on a cité pêle-mêle James Joyce, Thomas Wolfe, Henry James et Proust. A Saul Bellow, cela ne lui fait ni chaud, ni froid. Je me souviens de ce cocktail parisien où je le rencontrai, timide et pétillant d'humour, tentant de s'approcher d'un buffet pris d'assaut par les voraces. "A quoi aspirez-vous!" lui avait-je demandé, sortant mon bloc-note.

"A une tartelette et à un cure-dent" me répondit-il du tac au tac.

A l'heure où nous nous battons les flancs, dans le vieux monde, pour trouver un écrivain juif digne de ce nom, qui porte témoignage de notre calvaire et de notre survivance, on ne peut qu'être frappé par l'extraordinaire vitalité du judaïsme américain dans le domaine de la création littéraire. L'an dernier nous avons eu la révélation du canadien Mordechai Richler, de Lionel Trilling (Le Responsable). Cette année voici Bellow, Bernard Malamud, Sam Astrachan, et j'en oublie. Il s'agit dans tous les cas d'hommes jeunes, — la quarantaine ou moins — des représentants de cette "génération de transition" qui est sous nos latitudes la génération perdue.

Bien que vivant aux USA, Saul Bellow est d'origine canadienne (il est né à Lachine, Québec, en 1915). On est surpris ici par la façon naturelle, spontanée, "allant de soi" en quelque sorte dont ces écrivains du Nouveau Monde, assument leur condition juive. Ils ne justifient rien, ils n'expliquent rien, ils ne dépeignent pas de scènes folkloriques (à l'exception d'un Irwin Shaw ou d'un Herman Wouk qui sont loin de valoir les écrivains précédemment cités). La "civilisation juive" est une donnée de fait en Amérique. Elle reste chez nous une nostalgie, une recherche, une interrogation! . . .

L'afflux des réfugiés égyptiens et nord-africains a posé à la communauté juive de France de graves problèmes immobiliers, particulièrement à Paris où la situation du logement est angoissante depuis la libération. Des investissements énormes ont permis la construction de blocs d'habitation aux portes de la capitale. De plus la communauté a pris des participations dans des programmes de construction généraux. Deux conceptions s'affrontent cependant dans nos instances communautaires. Les uns, — les éléments religieux orthodoxes en particulier — desirent grouper les juifs de façon homogène, si possible dans les mêmes quartiers, voire dans les mêmes immeubles. Dans une publication religieuse a même paru un plan assez curieux d'un building comportant une "mikwah" et un dépôt de nourriture "casher" au rez de chaussée et une synagogue sur la terrasse. Les autres entendent disperser les familles juives dans les immeubles parisiens, jugeant la création de "ghettos" peu opportune et dangereuse? Ces derniers semblent faire prévaloir leur opinion, mais les polémiques et les mots aigre-doux n'en continuent pas moins dans les publications et dans "la rue juive".

Déception

Rencontré mon ami R..., universitaire, qui n'a qu'une passion, l'onomastique, et singulièrement l'onomastique juive. Le "Littré" donne la définition suivante de ce vocable quelque peu barbare: "science qui a rapport aux noms propres". R. a sur fiches quelques 20.000 noms portés par les juifs des cinq continents et prépare un très sérieux ouvrage sur cet aride sujet. Il est toujours à l'affût d'un patronyme nouveau, et ses amis, connaissant sa douce manie, lui envoient périodiquement des brassées de noms nouveaux. Malheureusement, il ignore l'hébreu. Quelle ne fut pas son amère surprise lorsque je dus lui avouer que les superbes patronymes néo-hébreux étaient dans la plupart des cas des traductions littérales des "Goldberg", "Weinstock", et au-

(Lire la suite en page 4)

Ce bulletin est publié tous les mois par:
LE CERCLE JUIF DE LANGUE FRANÇAISE

493 rue Sherbrooke Ouest, Montréal
Tel.: VICTOR 4-8621 (local 293)

Président du comité exécutif:

S. D. COHEN

Secrétaire et rédacteur-en-chef du bulletin:

NAIM KATTAN

"Autorisé comme envoi postal de la deuxième classe, Ministère des postes, Ottawa."

EDITORIAL

UN LIVRE BOULEVERSANT

André Schwartz-Bart, un jeune écrivain juif-français, hier encore pauvre et inconnu, est aujourd'hui Prix Goucourt pour son premier roman "Le dernier des justes", promis à toutes les gloires littéraires véritables et éphémères. Cela n'a rien de surprenant ou d'unique dans un certain milieu littéraire où la publicité, les fausses valeurs jouent au moins un rôle égal à celui du talent pour assurer le succès. Ce qui est unique dans ce triomphe fulgurant, c'est que Schwartz-Bart n'y aspirait pas. Il a vécu dans sa chair et dans son sang le drame qu'il décrit dans son roman, celui que les Juifs connaissent depuis des siècles: persécution, massacre et humiliation, mais aussi foi ardente et espoir inébranlable. Schwartz-Bart a voulu comprendre le sens de cette tragédie qui a emporté des millions de Juifs dont ses parents et plusieurs de ses frères dans les années de la grande tourmente. Dans son roman, il remonte au XII^e siècle pour expliquer les camps de concentration, les chambres à gaz et les fours crématoires. Son livre est bouleversant. Nous n'avons pas l'intention de l'analyser ici. Nous nous contentons de conseiller à tous nos lecteurs de le lire et, si possible, de le méditer. C'est un livre sur la terreur et sur les horreurs; c'est cependant un livre fait d'humour, de tendresse, de pitié, de compassion et d'amour. C'est surtout un livre qu'une foi vivante anime à chaque page.

Depuis la fin de la guerre des dizaines de livres furent consacrés aux crimes commis par les nazis et à l'holocauste de six millions de Juifs. Nous disposons d'une quantité abondante de publications: poèmes, témoignages, documents. Certains de ces ouvrages décrivent une réalité tellement terrible qu'elle devient insoutenable. D'autres ont eu pour auteurs non des témoins oculaires mais des écrivains qui ont ressenti le drame dans toute son intensité. Je songe surtout aux pièces de Rabi, au beau roman de Manès Sperber: "Qu'une larme dans l'océan" auquel Malraux, dans une remarquable introduction, prédisait un grand retentissement littéraire. Cependant, de toute cette littérature, le seul livre qui ait atteint véritablement le grand public fut le "Journal d'Anne Frank" et il semble que le roman de Schwartz-Bart soit destiné à un aussi grand retentissement. Précisons que nous ne songeons pas à un succès commercial. Comme "Le journal d'Anne Frank", "Le dernier des justes" suscite chez n'importe quel lecteur un véritable choc. Ce livre qui baigne dans une atmosphère totalement et authentiquement juive a su rejoindre des personnes aussi engagées dans la foi chrétienne que le critique de "La Croix" et celui du "Figaro Littéraire". La lecture de ce livre est, comme le disait le professeur Ricoeur, dure pour un chrétien. Schwartz-Bart n'a cependant ni essayé d'attaquer ou de condamner les chrétiens, ni d'attirer leur sympathie ou de susciter chez eux des regrets et des remords. Il raconte tout simplement comment le drame juif est vécu et ressenti de l'intérieur. D'où la beauté et souvent même la douceur de chaque page. Les Juifs qui ont pu faire face à tous les persécuteurs qui ont tenté de mutiler leur âme n'ont pu le faire qu'en acceptant toutes les mutilations corporelles à condition que l'âme reste intacte. Ainsi la fraîcheur, la candeur et surtout la force des Juifs pieux devant leurs bourreaux, devient compréhensible. On retrouve dans ce livre la même foi en l'homme que dans "Le journal d'Anne Frank". Mais Anne Frank est morte enfant et son livre est posthume. Schwartz-Bart avait l'âge de celle-ci lors des heures sombres. Mais, lui, a survécu. Il a su surtout aller plus loin dans la compréhension du drame. Face à tout ce qui peut salir l'âme, la seule possibilité de sauvegarder la dignité humaine c'est la foi dans la force de l'homme et dans sa capacité de préserver sa noblesse. Il n'y a aucun message dans "Le dernier des justes". L'auteur ne veut rien enseigner. Il est animé par l'une des qualités caractéristiques de l'esprit juif: il sait que seule la présence compte. Sa présence à lui est en même temps celle de l'homme et celle de l'artiste.

LES LIVRES

The Apprenticeship of Duddy Kravitz par Mordecai Richler, Editions André Deutsch, Toronto.

Le romancier montréalais, Mordecai Richler, se place au premier rang des jeunes écrivains canadiens. Son dernier roman "The Apprenticeship of Duddy Kravitz" vient d'être publié simultanément à Toronto, Londres et New-York.

Il y a quelques mois un de ses romans "Le Choix des ennemis" fut traduit en français et publié à Paris aux Editions du Seuil. Mordecai Richler qui demeure à l'heure actuelle à Londres, n'a pas trente ans; il appartient à une famille juive de la métropole et deux de ses romans "Le fils du héros" et celui qu'il vient de publier ont pour cadre la communauté juive de Montréal.

Manifestement cet écrivain a eu une enfance triste; ses rêves et ses espoirs d'adolescent furent bafoués par des réalités dures et trop cruelles pour un être dont la sensibilité est à fleur de peau. Dans "Le Fils du Héros" Richler décrivait la révolte d'un adolescent contre son ambiance familiale. A Montréal où les groupes minoritaires vivent isolés dans des îlots ethniques, la famille est pour l'enfant le seul monde et le seul univers. Sa révolte était alors grinçante avec une pointe de nihilisme. Il essayait de se moquer de certaines hypocrisies sociales mais ne réussissait malheureusement qu'à ricaner. C'était le roman d'un adolescent brillant et plein de talent mais auquel son immaturité ne permettait pas d'entrevoir la richesse complexe et faite de contradictions des hommes et de la société.

Richler revient au monde familial du "Fils du Héros" dans son dernier roman. Duddy Kravitz est le fils d'un chauffeur de taxi de la rue St-Urbain; son monde est celui de la misère et du rêve. Sa mère étant morte quand il n'avait que cinq ans, il a vécu avec un père qui échappait à sa vie sordide en vantant les mérites d'un frère riche et d'un ami encore plus fortuné. L'image fabuleuse de ce dernier qu'on surnommait le "wonder boy" projetait le désir de cette liberté fastueuse que représente l'argent pour les habitants des taudis.

Duddy est le mouton noir de sa famille. On ne le croit pas intelligent et on mise surtout sur son frère dont l'oncle, qui veut en faire un médecin, assure l'éducation. Duddy grandit dans ce milieu à part; il vit parmi les juifs et tous ceux qui ne le sont pas, à l'école comme dans le voisinage, lui semblent appartenir à un autre monde, monde dont il entrevoit les sortilèges, le charme, l'immensité, mais qui lui restera toujours étran-

ger et redoutable. Sur les bancs de l'école, il rêve de succès et de puissance. C'est là que débute la course frénétique du jeune adolescent. Atteindre l'âge adulte avec la perspective d'y joindre les rangs des personnages ratés qui forment l'entourage de son père lui semble non seulement une démission mais un échec et tout échec est plus grave quand il est accepté à l'avance.

Il se meut avec la frénésie de celui qui ne veut pas manquer son rendez-vous avec le destin. Son premier emploi est celui d'un garçon d'hôtel dans les Laurentides; c'est là qu'il rencontre les jeunes juifs de la classe moyenne, dont l'avenir est assuré grâce à l'acharnement, aux privations et aux sacrifices de leurs parents. Mais lui est seul et ne peut compter que sur son propre effort. Il travaille seize heures par jour, mettant sur pied une entreprise de distribution de films, une compagnie de production de courts métrages et, tout en conduisant la nuit le taxi de son père, il achète petit à petit un lac dans les Laurentides. Etre le maître d'un lac signifie pour lui avoir sa place à lui sous le soleil.

Son frère lui aussi veut échapper à ce petit monde sordide. A l'Université il devient l'ami de quelques anglo-protestants riches et bien huppés. Cette fraternisation se fait sous le signe de l'alcool, mais il découvre aussitôt que ce monde, dont l'accès si facile l'émerveille, n'est ni beau ni désintéressé. Ce que ses amis lui demandent comme véritable gentleman et comme preuve d'amitié, c'est de mettre à contribution ses connaissances médicales pour procéder à un avortement.

Son jeune frère vient à sa rescousse. Pour Duddy, ce monde n'a rien de la splendeur de l'inaccessible. Il est fait des mêmes hypocrisies, des mêmes bassesses qu'il trouve chez ceux qui l'entourent. La seule différence est un vernis de politesse. Petit à petit Duddy se durcit; il se dépouille des quelques domaines privilégiés de pureté et de vérité: comme l'amitié d'un épiléptique, l'amour sincère et solide d'une serveuse canadienne française qu'il a connue dans les Laurentides. Celle-ci est demeurée à ses côtés aussi longtemps que son rêve de succès restait celui d'un enfant qui convoite un jouet mécanique. Mais le monde des adultes ne s'abandonne pas aux rêveurs au cœur tendre. Pour Duddy Kravitz le succès a un goût amer. Il réussit à acheter son lac, mais l'eau calme et les étoiles étincelantes ne reflètent que sa solitude. On l'envie, on veut s'allier à lui, mais à la place de l'amour et de l'amitié il ne gagne que l'admiration des médiocres.

Le roman de Richler n'est pas une étude sociale sur la communauté juive de Montréal ni une

LE THEATRE

Edwige de Maurice Gagnon au Théâtre du Rideau Vert

Il est heureux que presque toutes les troupes théâtrales de Montréal fassent un effort particulier pour présenter des pièces canadiennes. L'entreprise est hasardeuse, surtout pour des troupes qui ont toujours besoin d'un succès immédiat et assuré pour survivre. Le Rideau Vert a couru le risque. En effet, présenter Edwige, première pièce du romancier Maurice Gagnon était une gageure. L'auteur n'a pu se libérer entièrement de la technique du roman en écrivant sa pièce. De plus, il doit son apprentissage du théâtre à la télévision. Disons tout de suite que cet auteur est plein de bonnes intentions et que sa pièce est honnête. Il a indéniablement une grande facilité pour écrire des dialogues. Ce qui fait surtout défaut à cette pièce, c'est une certaine logique théâtrale. On dirait que les événements surviennent sans obéir à une nécessité dramatique. Ils interviennent à point nommé pour permettre à l'auteur l'enchaî-

description de la mentalité d'une minorité. C'est l'histoire d'un adolescent qui aborde le monde des adultes les poings fermés et les dents serrées. Pour lui, mordre est plus que manger et le seul moyen de se prouver à lui-même c'est de manifester sa force aux autres; cette force n'est que dureté et l'appétit de Duddy Kravitz ne connaît pas de bornes puisqu'il ne s'alimente que de vent. Et en fin de compte le monde du succès, de la réussite et de la puissance, ce monde qui lui permet d'être admis dans le cercle des forts, est un monde irréel. Le héros de ce roman court derrière un rêve qu'il n'atteindra jamais, puisque pour lui l'essentiel est de courir. Dans cette poursuite d'une proie d'ombre, tout n'est que jeu et le joueur est dévoré par une passion que ni l'amour, ni l'amitié, ni même l'affection et la tendresse ne peuvent apaiser.

Dans ce roman Richler fait un grand pas en avant. Son style fait penser à Hemingway; il en a la facilité, le mordant et le brio. Grâce à un humour et à un sarcasme qu'il vient de découvrir, Richler surmonte l'aigreur qu'on décelait dans ses romans précédents. Cependant il n'a pas vidé la hargne qu'a laissée au fond de lui son enfance triste et son sourire reste plaqué sur le visage sans atteindre le cœur. The Apprenticeship of Duddy Kravitz est un très bon roman mais où on perçoit les limites de l'auteur. Si ses personnages ont gagné en complexité et en épaisseur, ils ont perdu la poésie que l'instinct brutal leur insufflait. Quant à la description d'un certain milieu juif, elle nous semble souvent caricaturale.

nement d'une trame arbitraire. Ainsi quand Jean-Louis Renaud doit se séparer d'Edwige, dont il était devenu amoureux, l'auteur nous apprend soudain l'existence d'une guerre pour que le héros puisse s'engager dans la marine; ensuite pour que ce héros, qui était déjà marié, puisse épouser Edwige, l'auteur annonce la mort de sa femme. Le même manque de rigueur existe dans le développement psychologique de chaque personnage. Certains des personnages, notamment celui d'Edwige, sont, au départ, bien dessinés mais on a l'impression qu'ils sont mûs davantage par la volonté de l'auteur ou par les caprices du hasard que par leurs émotions et leurs passions. La pièce est dans l'ensemble bien interprétée. Citons parmi les comédiens Yvette Brind'Amour, Denise St-Pierre etc. . .

Les Taupes de François Moreau, au Théâtre du Nouveau-Monde

C'est à une pièce d'une écriture dramatique rigoureuse que le Théâtre du Nouveau-Monde nous a convié. "Les Taupes" est la première pièce du jeune écrivain François Moreau. L'auteur nous introduit dans le monde étouffant d'une famille bourgeoise où tout n'est que fausse apparence, et où la règle est de s'interdire toute lumière. Et quand ces "taupes" sortent de leur obscurité, elles sont emportées dans un tourbillon qui détruit leur monde.

Dès le départ la situation dramatique est créée. Ce monde est totalement bâti sur le mensonge et, dès que les personnages se trouvent en face de leur vérité, tout s'écroule. Rien d'extérieur n'arrive. Les protagonistes portent déjà en eux-mêmes leur drame. Il suffit de les placer face à face pour que le mécanisme se déclenche.

Ce monde est noir. La pièce cependant ne peut provoquer chez les spectateurs aucune réaction vive de refus ou de rejet. En effet, si les situations sont d'une certaine crudité, elles n'ont rien de vulgaire ou d'obscène. De plus, aucun des personnages n'a assez d'énergie pour faire croire à sa méchanceté, sauf peut-être Julie, cette belle-soeur provocante dont les propos sont si libres et si cinglants. Cependant, elle est plus pathétique que révoltante. Certes, les personnages de Moreau sont les victimes de la société à laquelle ils appartiennent. Ils sont surtout les victimes de leur propre faiblesse; et malgré les quelques remarques ironiques de l'auteur, la satire est si peu appuyée qu'elle n'intervient dans l'action que comme un détail. Le spectateur ne ressent aucune hostilité envers ces personnages: il les plaint.

Charlotte Boisjoli fut étonnante en Julie; elle est provocante sans

A la dernière réunion du Cercle juif

CONFERENCE DU PROFESSEUR PAUL RICOEUR Ce que la pensée occidentale doit au peuple juif

Dans une remarquable conférence sur la pensée juive et son insertion dans le monde occidental, monsieur Paul Ricoeur, professeur de métaphysique à la Sorbonne, a tout d'abord affirmé qu'il a contracté une grande dette envers la pensée juive. Abordant ensuite ce vaste sujet qu'il reprendra d'ailleurs dans son prochain livre, le conférencier précisa que la culture occidentale est née d'une rencontre qu'on peut dire fondatrice de la pensée hébraïque et de la pensée grecque. Il n'y a pas eu uniquement une hellénisation du judaïsme mais également une judaïsation de l'hellénisme. L'homme occidental est l'héritier de cette greffe réciproque. Le Judaïsme atteint par analogie ce qui est inaccessible à la pensée discursive et ouvre ainsi un domaine qui autrement resterait fermé. Les grands symboles hébraïques sont inhérents à la pensée occidentale.

Monsieur Ricoeur fait ressortir trois ensembles de symboles qui englobent toute cette pensée. Il y a d'abord le symbolisme de l'Alliance. Le grand symbolisme hébraïque n'est ni sur Dieu ni sur l'homme mais sur leur relation, sur ce que Héschel appelle la situation dialogale. Il y a ensuite le symbolisme du péché. Il ne s'agit

pas dans la pensée juive d'une idée abstraite du péché et du mal mais d'un sens concret, d'une relation distendue ou rompue. Il y a enfin le symbolisme de la rédemption; cette rédemption n'est pas une notion conceptuelle du pardon et de la conversion. C'est une réconciliation que seule la logique du symbolisme peut expliquer: logique qui n'est pas celle des concepts. A côté des symboles il y a les figures. En effet, les mythes hébraïques ne sont pas du même ordre que les mythes babyloniens et cananéens. Ils sont plutôt des "figures" et des "types". Parmi ces figures, le professeur Ricoeur a mentionné trois: la figure du roi et le symbole du royaume; le symbole de l'homme primordial où l'image de l'exil et la figure du serviteur de Dieu. Le conférencier a illustré ces figures par des exemples puisés dans la Bible.

En conclusion, le professeur Ricoeur fait ressortir ce qu'il y a d'universel dans ce symbolisme. Le symbole donne à penser. Il est plus riche que toute spéculation et que toute dialectique, et à l'homme occidental il a beaucoup été donné par la riche symbolique portée par Israël pendant trois millénaires.

Les assises du judaïsme canadien

(Suite de la page 1)

j'accueille parmi nous aujourd'hui Son Excellence Onésime Gagnon, Lieutenant-Gouverneur de la Province qui a occupé depuis plus de 20 ans différents postes ministériels. La présence du Lieutenant-Gouverneur parmi nous est un honneur pour tous les Juifs de cette province. Elle marque l'harmonie qui

être vulgaire. C'est la femme qui soumet l'homme à sa volonté et qui se donne à lui sans se dégrader. Pour elle, ce n'est qu'un jeu. Tout ce qu'elle veut faire, c'est de s'évader d'une réalité qui l'a blessée et qui a laissé en elle une crainte durable.

Gisèle Schmidt joue le rôle d'une candide bourgeoise qui fait confiance à la vie et qui est emportée par le torrent qu'elle provoque elle-même.

Georges Groulx c'est le personnage veule et lâche dont la fausse dignité donne l'apparence de respectabilité. Il est regrettable que cet acteur ne sache pas parler fort sans crier.

Quant à Patricia Nolin elle est juste même si elle manque encore de métier.

Benoit Girard est habile mais manque d'éclat.

Une bonne mise en scène de Jean-Louis Roux et un décor fonctionnel de Robert Prévost.

existe entre les Juifs et tous les autres Canadiens."

Son Excellence O. Gagnon

Ensuite le Lieutenant-Gouverneur de la Province a dit quelques mots: "Puis-je vous dire tout d'abord, au début de cette allocution, combien je m'estime heureux d'être au milieu de vous aujourd'hui, pour célébrer ensemble une des phases du deuxième centenaire de l'établissement des Israélites au Canada.

"Comme le rappelait la semaine dernière l'honorable Paul Beaulieu, Ministre provincial du Commerce et de l'Industrie, au dévoilement du monument élevé à Trois-Rivières à la mémoire d'Ezéchiel Hart, la Province de Québec a été le premier Etat du Commonwealth à admettre un Juif à la Législature, 25 ans même avant l'entrée de Disraeli au Parlement de Westminster.

"En ce faisant", disait-il, "les Canadiens-français non seulement reconnaissent de façon manifeste des droits égaux à tous les Canadiens, mais voulaient donner à leur député juif les libertés démocratiques qu'ils voulaient pour eux-mêmes."

"Et je suis fier, à titre de représentant de Sa Majesté la Reine dans le Québec, d'endosser ces déclarations, et de proclamer hautement que nous continuerons d'accorder à la minorité juive toute l'estime à laquelle elle a droit.

(Lire la suite en page 4)

LETTRE DE JERUSALEM

par Maurice Saporta

Etudes sur le cancer

L'Institut Weizmann de Rehovoth a été le mois dernier le siège d'un important colloque international sur les origines du cancer. Venus de France, des Etats-Unis, du Canada, de Grande-Bretagne, les plus grands spécialistes de la terrible maladie ont échangé des idées et écouté diverses communications et conférences qui auront contribué à élargir la collaboration entre savants et chercheurs des divers pays. Il est significatif qu'Israël ait été choisi comme siège de cette rencontre et le nouveau Président de l'Institut Weizmann, M. Abba Even, l'a souligné dans son discours d'ouverture en déclarant entre autres "nous savons que nous sommes un petits pays, mais nous savons aussi que de petits pays lorsqu'ils sont animés comme nous d'une fervente volonté de paix, peuvent contribuer au progrès de la science pour le bonheur de l'humanité." Devant le grand intérêt suscité dans le pays par ce colloque, les participants ont accepté de bonne grâce de prendre part à une réunion publique au cours de laquelle des questions leur seraient posées. Le Palais de la Culture à Tel-Aviv, la plus grande salle du pays, a connu ce jour-là l'affluence des grandes premières. Le public, avide de satisfaire sa curiosité sur une maladie encore mystérieuse, a posé des questions par dizaines et les doctes savants y ont répondu avec précision en s'ingéniant à donner à leurs explications une forme accessible aux profanes. Et c'est ainsi que les Professeurs Antoine Lacassagne et Charles Oberlin de Paris, Charles Philippe Lebon de Montréal, Berenblum d'Israël, nous ont appris que le cancer n'est pas une maladie héréditaire, que moins on absorbe de calories moins on risque d'en être atteint, qu'un excès de viandes est dangereux et que les radiations solaires excessives jouent un rôle dans la genèse du cancer. . . Ceci ne nous a tout de même pas empêché de savourer un chichlick bien gras dans un petit restaurant de la plage et de nous dorner ensuite tout l'après-midi, recto-verso, sur les pelouses de la piscine municipale de Tel-Aviv.

Le vaccin Salk

Parallèlement et indépendamment du colloque de Rehovoth, des chefs de laboratoires et des savants du monde entier se sont réunis à Jérusalem pour discuter des meilleures méthodes d'immunisation à mettre au service de la médecine moderne. Ce cinquième Congrès de standardisation biologique a été placé en quelque sorte sous le signe de la lutte contre la poliomyélite. Depuis la découverte du Docteur Salk, des résultats assez spectaculaires ont été obtenus.

Avec les Etats-Unis et certains pays scandinaves, Israël a été parmi les premiers à vacciner tous les enfants en bas âge. Mais s'il est maintenant établi que le vaccin Salk est bénéfique, il comporte néanmoins quelques inconvénients. Le Dr. Sabine qui a mis au point un nouveau vaccin a trouvé ici des adeptes et des essais de sa méthode ont été entrepris sur une petite échelle. Les deux méthodes ont donc fait leurs preuves et ce Congrès qui a réuni une centaine de savants de 26 pays différents a été une des meilleures plateformes de rencontre où les mérites respectifs des deux procédés ont pu être étudiés.

D'autres questions non moins importantes ont fait l'objet d'intéressantes séances de travail, notamment sous la direction du Président de l'Académie des Sciences de Moscou qui se trouvait à la tête de la délégation soviétique, la plus importante après la délégation française qui groupait 20 biologistes et bactériologues.

La harpe et le Roi David

David jouait-il de la harpe? Oui. . . S'il faut en croire l'Office National du Tourisme qui tranchant ainsi la question a organisé, dans ce qui est la ville du grand Roi, le premier concours international de Harpe. Trente deux concurrents de onze pays (France, Angleterre, Hollande, Canada, Italie, Espagne, Israël, Brésil, Belgique, Suisse et Etats-Unis). Les éliminatoires ont eu lieu à Jérusalem et les épreuves finales à Tel-Aviv. Aux dires des jurés, ce fut un concours difficile et d'un niveau très élevé ce qui ne fait qu'augmenter les mérites de la lauréate, Suzanne Mildonian, une brune vénitienne de 19 ans. Le jury, présidé par M. Raymond Loucheur, Directeur du Conservatoire de Paris lui a remis une harpe d'une valeur de \$3500 dollars. Suzanne Mildonian qui a joué en soliste avec l'Orchestre Philharmonique et l'Orchestre de la Radiodiffusion a signé en Israël même des contrats avec des orchestres de Paris, Rome et Amsterdam. D'origine arménienne, la jeune harpiste née en Italie, parle le français avec aisance et c'est avec un très léger accent chantant qu'elle nous a dit sa joie d'avoir gagné le concours, bien sûr, mais d'avoir aussi vu ce merveilleux pays, bien plus beau que ce qu'elle avait imaginé.

Marius en hébreu

J'appréhendais ce lever de rideau sur la première scène de Marcel Pagnol. Mais dès les premières répliques il devenait évident que le Caméri avait surmonté la crise qui a suivi le départ de son metteur en scène Joseph Pilho. Les acteurs

Les assises du judaïsme canadien

(Suite de la page 3)

"Cette minorité a pris une place éminente dans le développement de la vie économique politique, religieuse, sociale et culturelle de notre pays. Elle a répondu généreusement à l'appel de la patrie dans les ères de paix comme dans les périodes de guerre. Elle fait honneur et rend service au Canada tout entier."

Le Consul Général d'Israël

Le Consul Général d'Israël, monsieur Michael Simon, a prononcé un remarquable discours où il a fait un rapprochement entre l'histoire du Canada français et celle de l'Etat d'Israël.

"On pourrait se demander, dit monsieur Simon, et ce serait une question tout à fait légitime, quelle est le rapport entre la célébration du bicentenaire d'un groupe ethnique qui s'est établi, il y a deux cents ans, dans ce beau pays, et l'Etat d'Israël, un état ami, mais étranger? Cependant, je crois avoir un certain droit de vous adresser la parole aujourd'hui. Ce n'est pas seulement le sentiment de fraternité qui lie les juifs d'Israël à leurs coreligionnaires dans le monde, ou le sentiment de gratitude que nous en Israël sentons envers le judaïsme canadien pour son aide et son intérêt dans la reconstruction de notre pays, mais c'est aussi pour démontrer l'affinité qui existe entre le peuple juif et les canadiens d'origine française, une affinité qui n'est pas seulement basée sur la parenté de l'esprit français et de l'esprit hébraïque, sur le même tempérament qui caractérise les races méditerranéennes, mais surtout sur le parallélisme de l'oeuvre française au Canada et de notre oeuvre en Terre Sainte.

S. de Champlain et les cultivateurs israéliens

"Quand Samuel de Champlain partit en 1603 de Honfleur pour aboutir à

ont compris l'esprit de cette pièce, profondément humaine et où les héros ne sont pas des cas psychiques mais des hommes et des femmes sains et raisonnables. L'excellente traduction de Haim Gouri y est sans doute pour quelque chose. On y retrouve le langage coloré des habitants de la Canebière et il n'est pas une réplique qui n'ait trouvé son équivalent en hébreu jusqu'à la fameuse répartie d'Escartefignes sur la marine française. Zalmane Léviouch, toujours égal à lui-même a campé un César à la fois bonhomme et rusé, Ori Lévy, un jeune, a tenu le rôle de Marius avec un naturel de très bon augure, Guila Almagor, une blonde Sabra de 22 ans a été une adorable Fanny. M. Brun, guêtré et coiffé du traditionnel canotier a été l'honorable nordique bien que le traducteur ait trouvé utile d'en faire un citoyen de Toulouse alors que celui de Pagnol est lyonnais. Bref, à part les décors un peu ternes et l'accent marseillais, tout y était. Cette représentation de Mariousse (puisque l'hébreu ne comporte pas de U) donne un bon départ à la nouvelle saison.

Québec, poursuivit le Consul Général d'Israël, il vint dans un pays où, aux dires de Marie de l'Incarnation, "les fleurs étaient aussi sauvages que les hommes". Un des collaborateurs les plus intimes de Champlain fut Louis Hébert, le premier colon de la Nouvelle France. Comme son chef, qui s'était déjà fait une grande réputation comme explorateur, géographe et écrivain, Hébert était aussi un homme érudit; cependant il sentit que la base de chaque culture est l'agriculture et que ni les chasseurs, ni les commerçants ne réussiraient à créer un organisme national solide, mais seulement ceux qui s'enracinaient dans le sol de la patrie pourraient le faire. C'est pour cette raison que l'apothicaire de Paris, qui n'était plus jeune, prit la pioche dans la main et commença à cultiver la terre.

"Le même idéal anima quelques groupes de jeunes juifs qui, en 1882, quittèrent les ghettos de Russie et de Roumanie pour se rendre en Palestine, qui était dans ces jours-là une province désertique de l'empire ottoman. Ce furent des étudiants, des intellectuels, des petits marchands, mais ils savaient que la renaissance du peuple d'Israël dans son ancien pays ne pouvait se réaliser que sur un fondement agricole. Ce furent eux qui établirent les premiers villages juifs en Terre Sainte, auxquels donnèrent les noms *Petah-Tikva* — "La Porte des Espérances", et *Rishon-le-Zion* — "Le Premier en Sion". Ces deux hameaux devinrent les mères des 750 villages juifs qui couvrent aujourd'hui Israël, des montagnes de la Galilée jusqu'au bord de la Mer Rouge, de même que Sault-au-Matlot et Lespinay, les fiefs de Louis Hébert, furent les précurseurs de l'agriculture canadienne.

Chronique Parisienne . .

(Suite de la page 1)

tres "Steinberg" recensés déjà dans ses sections "Allemagne" ou "Pologne". . .

Un pasteur zélé

Mon ami Gudmundsson m'écrit de Reykjavik, capitale de l'Islande, une bien amusante histoire. J'ai quelques faiblesses pour l'île des glaces, depuis un mémorable voyage que j'y accomplis il y a quelques années. Les habitants y sont rudes, un peu bohèmes, souvent très cultivés. Il y a là quelques familles juives, réfugiées du Danemark et de Norvège pendant la guerre, mais durant ma visite, il n'y avait ni communauté organisée, ni bien sûr, de synagogue. Or, me relate Gudmundsson, les choses ont changé. Après un séjour en Israël qui l'a enthousiasmé, le pasteur luthérien R., a fustigé l'indifférence religieuse des juifs islandais (tout le monde se connaît pratiquement dans ce pays d'une centaine de milliers d'âmes) et les a littéralement conduit à s'organiser. La construction d'une petite synagogue est prévue. Demain, grâce à un pasteur, le monde juif va connaître une communauté située sur le cercle arctique.